

## ÉDITEUR L'ATELIER IN8

Depuis cinq ans, une petite maison béarnaise joue les agitatrices de talents au service de la nouvelle et des formes courtes de narration. En marge de l'actualité et des canons consacrés de la littérature.

# Court-circuit



O n aurait pu crier à l'hérésie, croire au sabotage programmé. C'est que l'Atelier In8 trouve sa raison d'être dans la nouvelle. Elle lui a voué son âme dans un pays qui a la fâcheuse réputation de rester insensible à ses charmes. Créée en 1999, l'entreprise puise l'inspiration jusqu'à trouver son nom dans le format « in octavo », où la feuille imprimée est pliée trois fois afin d'obtenir huit feuillets. Aux commencements, elle était à la base orientée vers le graphisme avant de faire du sacerdoce éditorial une activité à plein temps à partir de 2005. Le catalogue, lui, s'est étoffé au fil des jours. Après les irrédutibles de la première heure (Olivier Deck, Bernard Manciet, Claude Chambard), l'Atelier s'offre le luxe de quelques belles découvertes. On pourrait ainsi parler des *Temps filiaux* de Marie Cosnay ou de Jérôme Lafargue, dont on connaît l'heureuse fortune chez Quidam aujourd'hui. Des livres restant fidèles à une exigence qui pourrait être la pierre angulaire de cette aventure humaine. En à peine un quinquennat, l'éditeur peut s'enorgueillir d'environ quatre-vingt-dix titres à son catalogue – dont un peu plus de la moitié est constituée des nouvelles qui ont fini par faire sa réputation auprès des libraires et des lecteurs les plus fidèles. Aujourd'hui, la maison change de mode de diffusion et se professionnalise en s'assurant les services de Pollen. L'éditeur indépendant sera ainsi présent dans la France entière, en Belgique et au Canada dès le mois de septembre.

Voilà autant de raisons de nous faire arpenter les terres du Béarn, dans un petit village situé à quelques encablures de Pau, pour

partir à la rencontre de l'équipe. L'Atelier In8, c'est Olivier Bois, le chef d'entreprise qui s'occupe des choix stratégiques et fait tourner la boutique. Il y a aussi Sylvie Lemaire, ancienne libraire, et Isabelle Roy, jadis chez Actes Sud. C'est sur la diversité de ces trajectoires que s'est fondée la maison, dont la direction éditoriale est confiée à Josée Guellil. Cette dernière esquisse les grandes orientations de l'Atelier, à distance du battage médiatique et de la pertinence par la nouveauté : « *Un libraire qui aime le livre est un libraire qui vend mieux, alors autant travailler sur un fonds qu'il adore plutôt que sur un titre récent qu'il aime moins.* » Un discours atypique qui revendique la révocation d'une vision de la littérature ancrée dans la consommation à tout prix. Portrait d'un éditeur en coureur de fond.

**Josée Guellil, dans quelles conditions s'est créée la maison d'édition ? Le catalogue s'ouvre en 2005 mais l'historique de l'Atelier In8 remonte à 1999...**

Au début, nous n'étions qu'un atelier graphique. Le but était d'assurer une trésorerie et d'avoir les reins solides. Mais le premier livre à proprement parler date de 2003. Il s'agissait d'un texte inédit de Bernard Manciet, écrit directement en français contrairement au reste de ses textes où l'auteur privilégie l'occitan. Le livre s'intitule *La Maison de la Lande*. Il inaugure un triptyque développé sur plusieurs années avec *Le Triangle des Landes* et *Le Golfe de Gascogne* plus récemment. Ce sont des essais dans lesquels il brasse le souffle lyrique et une réflexion sur l'Histoire gasconne, comme s'il s'agissait d'accorder les linéaments de la culture avec la langue.

### Pourquoi avoir mis l'accent sur la nouvelle ?

Contrairement à ce qu'on peut penser, on se rend compte qu'il existe bien un créneau éditorial et une demande en France pour la nouvelle. On nous dit qu'il s'agit d'un format invendable en librairie, qu'il y a une sorte de réticence naturelle sur ce format-là, nous avons eu l'occasion de faire le constat qu'il y a un lectorat qui est bel et bien là pour des textes forts et courts.

**Justement, l'idée novatrice de votre maison réside dans le fait d'éviter l'écueil du recueil de nouvelles pour passer à un format unique d'un seul récit par le biais de la collection « La porte à côté »...**

Tout à fait, c'est le pari qu'on a fait au début et qui se confirme au niveau éditorial. Si on a pu éditer des auteurs qui travaillent avec d'autres éditeurs qui ont une notoriété et une reconnaissance établie, c'est précisément parce qu'on sait qu'il existe des textes qui ne vont pas trouver de place au sein d'un recueil homogène. À défaut de pouvoir s'insérer dans un tout homogène qui soit facilement commercialisable, ces textes existent bel et bien. Parfois, les maisons hésitent à accepter certains recueils car sur l'ensemble seule une nouvelle sort du lot. De la sorte, on a pu mettre la main sur des œuvres fortes qui méritaient d'être publiées – ce que n'auraient pas pu faire d'autres éditeurs autrement plus importants, mais qui ont des contraintes financières ou en termes de volume autrement plus importantes. Ces éditeurs n'ont pas toujours les moyens de trouver le format adéquat.

**Le faible coût du livre est aussi un des atouts de la nouvelle unique...**

Oui, c'est certain. Disons que ça limite la prise de risque pour le lecteur. Il se pose moins de question lors de l'achat quand il s'agit d'un livre à quatre euros que sur un format plus onéreux. Prenons un autre exemple, avec Jérôme Lafargue. La nouvelle qu'il nous a envoyée par la poste est parue chez nous en même temps que son premier roman chez Quïdam (*L'Ami Butler*). Mais pour nous, c'était un inconnu. On ose plus facilement, nous-mêmes comme le lecteur, sur des projets comme ça, c'est certain. Après, il nous arrive aussi de pouvoir bénéficier de grands noms, comme Anne-Marie Garat, parce que beaucoup ignorent qu'elle travaille aussi des nouvelles – elle le fait merveilleusement. Si les gens connaissent ses fresques chez Actes Sud, ils n'ont pas toujours accès à l'entière étendue de son répertoire. Et c'est là qu'on a parfois la possibilité d'intervenir.

**Pour lancer votre collection « Alter & Ego », vous décidez d'offrir une ligne d'hommages sous formes de fictions aux maîtres anciens de la littérature contemporaine. Vous ne craignez pas de coller trop près à ce que fait J.-B. Pontalis avec la collection « L'Un et l'Autre » chez Gallimard ?**

La référence est avouée. Mais chez nous, il y a un parti pris qui est celui de la fiction – ce qui n'est pas nécessairement le cas chez Pontalis. Après, il est difficile de labelliser tout ça : ça fait plus de deux mille ans que les écrivains poursuivent leur œuvre sous la bienveillance tutélaire de leurs prédécesseurs...

Dans le récit de Daniel Soil, *Inéluctable*, il est ainsi question de Gide et de son influence sur la rébellion soixante-huitarde. Peut-on voir dans ce récit et dans cette référence au père de *L'Immoraliste* une sorte de manifeste éditorial – une volonté d'affirmer une certaine indépendance d'esprit chère à l'Atelier In8 ?

Évidemment il y a un clin d'œil, mais de manière plus prégnante, le choix de Gide par Daniel Soil était judicieux et courageux car cet auteur n'est plus aujourd'hui une autorité esthétique aussi importante que ce qu'il mérite. On aime bien ne pas s'inscrire dans

les courants préétablis. De façon plus interne, le battage médiatique autour de la date anniversaire de 68 aurait pu être un piège. Mais Soil a décidé d'aborder la chose autrement. Pour évoquer cette effervescence et ces troubles-là, il fait appel à Gide qui a connu tous ces questionnements esthétiques, sexuels, moraux, religieux – c'est-à-dire en fin de compte tout ce qui constitue la réflexion d'un jeune lors du passage à l'âge adulte et dont les soixante-huitards se sont, de manière consciente ou non, emparé, quitte à la confisquer. C'est une façon de décentrer un petit peu l'espèce de mythe 68 qui consiste à dire que tout s'est fait à ce moment-là. Tout était déjà dans Gide, et il est en fait un extraordinaire parangon de la jeunesse. C'est ce qui nous a plu dans ce texte : redécouvrir l'extraordinaire actualité de son œuvre, pleine de nervosité et moderne – alors qu'on la voit aujourd'hui comme étant un peu poussiéreuse et qu'on l'a fossilisée.

**On sent chez vous une volonté de mettre en avant de jeunes auteurs, parfois totalement inconnus, au sein d'un catalogue parfois plus étoffé, avec la présence d'écrivains établis, comme Anne-Marie Garat, Emmanuelle Urien ou Jacques Abeille pour ne citer qu'eux...**

C'est à la fois parce qu'on le désire, mais aussi parce qu'on se plie devant l'évidence des textes. Quand on crée un coffret comme *Travelling* ou *Jazz Quartet*, on essaye de faire cohabiter des textes d'écrivains reconnus avec des textes d'anonymes. La seule forme de légitimité reste la qualité du récit. Prenons celui de Fantah Touré. Il s'agit d'une enseignante de Dakar complètement hors de la scène littéraire française. Elle nous a envoyé quatre manuscrits et on a finalement retenu *Enfance*. Elle n'a jamais été publiée ailleurs mais ça a marché quand même. On épuise le tirage, même si ça a pris plus de temps qu'avec des auteurs dont la notoriété est déjà acquise !

**Vous semblez de plus en plus soigner le travail de présentation des livres, à l'image des coffrets de nouvelles autour du jazz et du cinéma. L'objet-livre est-il un des axes principaux de votre orientation actuelle ?**

On soigne d'autant plus l'objet qu'on reste une entreprise duale avec l'atelier graphique. On aura toujours à cœur de faire de beaux livres. Mais c'est aussi une nécessité : si nos maquettes ne sont pas attirantes, si l'objet-livre n'est pas intrigant, nous aurons toutes les peines du monde à exister. Beaucoup de nos collègues petits éditeurs ne font pas d'effort en ce sens pour limiter le coût de fabrication notamment. D'autres estiment que c'est capital, à l'image de maisons comme Monsieur Toussaint Louverture pour ne citer qu'eux. On pourrait aussi parler de Sillage. Pour un éditeur qui n'est pas connu, il faut se démarquer des autres. Et ça passe notamment par le graphisme. Face à la profusion de titres en librairies, nous devons fournir de beaux livres visuellement – malheureusement pour le libraire qui n'est pas toujours très prescripteur du coup. Il faut aussi garder en tête que ce n'est pas parce qu'on a un contenu intéressant que ça dispense de fabriquer également de jolis objets. Mais le coffret permettait aussi de parvenir à des ensembles plus thématiques, pour faire en sorte que les textes ne se cannibalisent pas les uns les autres et que le lecteur soit orienté dans le catalogue.

Propos recueillis par Benoît Legemble

### CARTE D'IDENTITÉ

Éditions de l'Atelier In8  
chemin Coustalet  
64 160 Serres-Morlaàs  
edition@atelier-in8.com

Création en 2005  
90 titres au catalogue  
15 à 20 livres par an  
Tirage moyen : 1000 exemplaires  
Meilleures ventes : *Une nuit à Madrid* d'Olivier Deck et *Jazz me down* d'Emmanuelle Urien  
Chiffre d'affaires (brut) : 50000 €  
Diff.-dist. : par ses soins